

Poèmes

CE QUE JE MAUDIS

*Je voudrais, par un heureux enchantement,
quitter le cirque infâme de la terre
et fuir dans un monde d'êtres paisibles,
sans les rouges instincts de la bête,*

*où les colombes et les oiseaux de proie
vivraient en amicale communion,
où jamais la dent des tigres
ne déchirerait le cœur des gazelles.*

*Je suis fatigué des crimes et du sang,
fatigué de voir dans l'homme et la bête
l'immolation sauvage du vaincu,
la victoire du mal et de la force.*

*Devant le drame inique de la vie
mon cœur justicier proteste :
je pardonne mes douleurs, mais ne pardonne pas
l'universelle et éternelle crucifixion.*

QUATRAINS PERSANS

*Ah, take the Cash, and let the credit go,
Nor heed the rumble of a distant Drum.*

*Fitz Gerald. Rubáiyát of Omar
Khayyám, XIII. Ed. 3.*

*Aux caresses de la lumière matinale,
la caravane traversa le douar ;
le soir il n'en reste que les traces...
Que restera-t-il des traces demain ?*

*Les arbres touffus et souriants
seront bientôt des bûches carbonisées ;
les enfants, vieux ; la vie passe,
comme passent les nuages et les rêves.*

*O Printemps ! O jeunesse ! O erreurs !
O bien fugace ! O mal durable !
Feuille par feuille le tronc se dénude,
jour par jour les années nous quittent.*

*Il n'y a pas de terrestre, de grandiose monument,
dont la fondation ne se pose sur le sable.
Qu'est l'homme avec son orgueil et sa présomption ?
Une paille emportée par le vent.*

*Pourquoi l'austérité ? Si tu es jeune,
cours demander leur baiser aux femmes ;
le summum de la science humaine n'est peut-être
qu'épuiser le miel des plaisirs.*

*Ne laisse pas pour le fruit de l'Été
la fleur du Printemps ; le bien proche
est le meilleur, le seul : ne va pas
derrière le roulement d'un tambour lointain*

*N'attends pas de la lutte fratricide
une rétribution ou un baume à la blessure ;
ni ici ni là-bas, tu ne recevras la palme,
ô noble combattant de la vie.*

*Pourquoi te purifier, te grandir,
être l'homme incorruptible et fort ?
Bons et mauvais dormiront un jour
dans l'égalité infâme de la mort.*

(Exóticas).

MANUEL GONZÁLEZ PRADA.

(trad. Georges Pillement).

La renommée du grand polémiste péruvien, MANUEL GONZÁLEZ PRADA, n'a fait que commencer en Amérique, quelques années après sa mort, avec la publication en Espagne de la deuxième édition de son livre magnifique *Páginas Libres* qui « gifle, disait l'auteur, avec des roses trempées dans le vitriol ! » Mais peu de gens ont su, jusqu'à la publication tardive de ses courts poèmes pessimistes, que le sagittaire furibond était un tendre et le combattant invulnérable, un grand blessé de la vie.

Un accident matériel nous a empêchés de donner dans notre dernier numéro avec le bel essai d'Alfonso Reyes, *Lutte de Patrons*, ce petit médaillon qui devait le présenter à nos lecteurs :

Un œil gourmand et connaisseur d'ancien abbé, l'Archiprêtre de Hita par exemple : le nez qui flaire toutes les aventures mais ne s'y risque pas sans contrôle ; un beau front où vous pouvez trouver, bien en rang, avec des étiquettes, toutes les idées des siècles ; la bouche bien garnie de ces « dents voraces » qui, dans le vers de d'Annunzio, ont mordu la pulpe du monde pour en garder la saveur printanière : voilà les traits disparates et les signes particuliers qu'il faudrait disposer sur les quatre coins de la toile cubiste pour réussir le portrait du plus doué des jeunes Mexicains d'aujourd'hui, M. Alfonso REYES, critique, essayiste et poète.